

Dossier "Prévenir les consommations à risque chez les jeunes"

## Conduites à risque ou... passion du risque ?

David Le Breton  
Professeur de sociologie,  
Université Marc-Bloch de Strasbourg

David Le Breton, sociologue et anthropologue, observe depuis des années les raisons qui poussent les jeunes à prendre des risques, y compris en consommant des substances psychoactives. Il souligne que, loin des discours des autorités de santé publique et des parents, ces jeunes consommateurs ne raisonnent pas "risque", mais prix mineur à payer pour connaître une sensation de soi exacerbée et nécessaire à leur équilibre. Par ce qu'elle apporte d'identité et d'intégration au groupe, la puissance d'attraction du produit est supérieure au souci de prévention.

Les psychotropes (hypnotiques, tranquillisants, barbituriques, antidépresseurs ou stimulants) sont devenus des techniques banales de modélisation du comportement et de l'humeur, des produits de consommation courante, bien souvent hors de tout contexte pathologique (1). Ils visent à une transformation délibérée du for intérieur, en vue d'une finalité précise : rompre ses inhibitions pour se rendre sensible à une ambiance festive, expérimenter des états de conscience modifiée, aiguïser ses capacités de perception, surmonter sa fatigue, mettre sa souffrance entre parenthèses chimiques, se donner les moyens d'un effort prolongé, échapper au sommeil ou, à l'inverse, réussir enfin à s'endormir, etc. Conduite magique qui assure au moins une prise sur soi là où l'environnement social se fait problématique.

### La gestion de soi

Les jeunes générations sont friandes de ces substances qui élargissent les possibilités d'action sur le monde et libèrent en partie des contraintes d'identité. Elles sont énormément médicalisées pour des souffrances relevant surtout de carences affectives, de tensions à l'intérieur de la famille, de cassures de transmission qui les laissent démunies devant les ambiguïtés du monde et les empêchent de s'investir de manière propice. Leurs parents eux-mêmes, et notamment leur mère, sont consommatrices d'anxiolytiques. Dans ces familles, la résolution d'une tension vient d'une prothèse chimique et non d'une modification de la relation au monde. Mais le *pharmakon* est un terme ambivalent, à la fois remède et poison. Que l'immense majorité des tentatives de suicide des jeunes générations s'effectue en puisant justement dans la boîte à pharmacie familiale est révélateur de la banalité du recours à la chimie pour tenir le coup sans avoir à transformer son existence pour la rendre plus propice et se mettre ainsi en position de ne plus dépendre des médicaments. À un second niveau, elle traduit, à leur insu, la toute-puissance investie dans les molécules.

Ces produits contribuent de manière grandissante à la maintenance du normal ou à une accélération de son rythme ou de ses performances. Leur visée n'est plus la santé, qui n'est pas forcément menacée, elle est dans une surenchère sur la santé, c'est-à-dire une accentuation des capacités de réaction ou de résistance de fonctions organiques. L'individu est le programmeur biochimique du comportement exigé par les circonstances. Tout cela jusqu'à un certain point car l'usage de ces produits n'est pas toujours sans effets indésirés, réintroduisant en contrebande l'ambivalence que l'individu pensait supprimer.

Au-delà des effets intentionnellement recherchés, se profile une volonté de s'affranchir des aléas et de l'ambiguïté du monde en leur substituant une volonté souveraine. À l'insaisissable de la vie moderne, on oppose le saisissable du corps, seul objet donnant prise sur le réel. La relation au monde, avec ce qu'elle implique de flou, de précarité, d'imprévisible, est contenue, provisoirement certes, mais l'usager a le sentiment que l'éternité est devant lui et que ce même geste qui le sauve à l'instant est reproductible toutes les fois où il en a besoin pour retrouver l'état souhaité. Il est en quête d'une solution immédiate et prévisible dans ses effets, les comprimés ou les gélules sont là. Les technologies de l'humeur s'insinuent au cœur de l'intimité pour soulager l'individu de son effort pour apprivoiser le fait de vivre.

Le jeune expérimente différents produits en quête du sésame qui lui procurera les sensations tant attendues. Au fil de sa recherche, les sensations qu'il éprouve lui permettent de se sentir exister, de tester ses limites. Cette passion d'atteindre une sorte d'oubli de soi, ou d'accession à autre chose, amène à boire pour boire, ou à user de toutes sortes de produits ou de mélanges pour aboutir à différentes formes de sensations de soi. Les rites de virilité propres aux groupes masculins, ou les effets d'incitation dus à la présence des autres, poussent le jeune à la surenchère même s'il sait que des lendemains nauséeux l'attendent. Toute expérience positive d'un membre du groupe avec un produit incite les autres à tenter de la vivre à leur tour. En outre, les mélanges de médicaments dans une recherche de sensations aléatoires ou spécifiques ne sont nullement associés à un danger. Dans leur représentation, les médicaments sont faits pour soigner ou soulager et non pour rendre malade ou mettre en péril. De surcroît, le risque de perdre la face en repoussant une proposition est perçu comme plus dangereux que la prise du produit. Mieux vaut un risque pour la santé qu'un accroc à sa réputation (2). Dans certaines circonstances, le risque est de ne pas prendre de risque

### La recherche de sensations

Pour les jeunes générations, le recours à la drogue traduit une volonté initiale de jouer avec le risque tout en éprouvant la satisfaction de transgresser les codes sociaux. Le franchissement de la limite ajoute sa saveur aux sensations recherchées. L'accessibilité croissante des produits en rend la tentation difficile à repousser. Une quête d'identité se construit là en opposition aux adultes, incarnant la loi, avec le sentiment d'échapper à l'adolescence par le mépris des interdits et l'assentiment des pairs.

Le cannabis (et ses dérivés) est la substance psychoactive la plus consommée par les jeunes générations, souvent entre amis qui facilitent son usage festif et exercent un effet d'éducation. Il induit l'impression heureuse de " planer ", d'échapper à la pesanteur du monde et jouit de la réputation d'une drogue prohibée, mais dont les effets néfastes sont contestés. Il porte le bonheur de la transgression tout en favorisant l'intégration dans le groupe. À l'image de l'alcool, il est vécu comme une sorte d'anxiolytique et un outil de dissolution de soi dans l'ambiance. Il libère des tensions du quotidien ou des petites appréhensions. Il induit une humeur communicative, il rend réceptif à l'environnement. La plupart du temps, ses usagers connaissent les doses menant aux effets recherchés et le produit est aisément maniable en la matière. Le cannabis rend cependant plus difficile la concentration et altère les capacités de mémoire immédiate. Il exerce un effet de ralentissement, altère les perceptions visuelles et rend, par exemple, dangereux le fait de conduire une voiture ou un deux-roues. Un usage régulier provoque des difficultés scolaires ou sociales. Il risque de potentialiser des fragilités psychiques et d'induire ainsi des périodes dépressives ou des moments d'anxiété ou de panique. Parmi les jeunes scolarisés de 17 à 18 ans, en 2003, 38 % des garçons et 26 % des filles ont consommé au moins une fois dans les trente derniers jours, et 18 % des garçons et 8 % des filles ont consommé dix fois ou plus lors du dernier mois (OFDT, 2004).

Pour les jeunes, le recours à la drogue apparaît surtout dans des circonstances festives. La musique techno et les grands rassemblements qu'elle suscite sont apparus au même moment que les drogues de synthèse et le retour des acides, comme le LSD. L'ecstasy stimule la résistance à la fatigue et donne à ses usagers un sentiment de communion avec les autres. Sa prise s'accorde avec les sonorités puissantes et le rythme nerveux et répétitif de la musique techno lors des *rave parties*. Droque de synthèse consommée sous forme de comprimés, de gélules ou de poudre, elle supprime les préventions du contact avec les autres et donne le sentiment de se mêler à la musique, de se dissoudre dans l'ambiance.

Elle donne l'illusion de communiquer alors qu'elle est plutôt, en toute rigueur, une sorte d'antidote à la rencontre, une prothèse de communication suppléant une parole impossible du fait de l'environnement sonore. Il s'agit de " *ne plus se prendre la tête* ", c'est-à-dire de ne plus penser mais d'être absorbé par le produit et l'ambiance dans la dissolution du fardeau du Moi. Les aspérités du lien social disparaissent dans un archipel de solitudes, chacun convaincu de vivre un merveilleux moment d'alliance avec les autres. L'environnement est perçu comme merveilleusement beau et idyllique même si la réalité est plus âpre. Le contenu des comprimés ou des pilules d'ecstasy est souvent incertain du fait des mélanges opérés par les dealers. Le retour au réel provoque une sorte de " gueule de bois ", et laisse une tonalité dépressive pendant un moment. L'ecstasy est souvent consommée en lien avec d'autres produits psychoactifs multipliant dès lors sa dangerosité si les molécules sont peu compatibles. En 2003, en France, huit décès ont été imputés à l'ecstasy. En 2003, 5,2 % des garçons de 17 et 18 ans et 3 % des filles ont déjà consommé une fois de l'ecstasy (OFDT, 2004). Son expérimentation est essentiellement le fait des jeunes générations, elle est rare au-delà de 35 ans.

La recherche d'une vitalité intérieure trouve ses ressorts dans le recours à la cocaïne ou aux amphétamines qui pourvoient une accélération des processus mentaux. Ces produits induisent une disparition de la sensation de fatigue, et une augmentation de la capacité de concentration et de travail. Drogue de la performance, la cocaïne est surtout consommée par des artistes, des écrivains, des hommes politiques, des journalistes, des hommes ou des femmes soumis à un impératif de production qui leur laisse peu de loisir. La cocaïne est un dopant du quotidien, même si elle en procure davantage l'illusion qu'une réelle efficacité. Elle a nettement élargi le nombre de ses usagers puisqu'elle est, avec l'ecstasy, une composante majeure du milieu festif. Elle provoque une euphorie, un sentiment de puissance intellectuelle et physique, un oubli de la douleur ou de la fatigue. Elle lève les inhibitions. Mais le retrait graduel des effets laisse place à la tristesse, l'anxiété, la fatigue, et amène un renouvellement de la prise ou à la recherche d'autres produits (héroïne, médicaments psychotropes) pour en moduler les effets. Elle est couramment coupée par les trafiquants avec d'autres substances qui en rendent les effets parfois imprévisibles. Privé de son produit, l'individu a l'impression d'être nul, de ne plus être à la hauteur de ses attentes. Mais son usage durable provoque parfois des crises de panique ou une vision paranoïaque du monde, le sentiment d'être surveillé, poursuivi, etc. La " descente " est difficile et aboutit souvent à des moments de dépression. En 2003, parmi les jeunes Français de 17 et 18 ans, 1,2 % des garçons et 0,6 % des filles en ont consommé les trente derniers jours (OFDT, 2004).

Les effets des amphétamines sont assez proches mais ils sont plus longs que ceux de la cocaïne. Ils induisent l'épuisement de l'organisme en coupant les signaux de fatigue ou de sommeil. L'individu puise dans des ressources qui ne sont pas illimitées. Les amphétamines provoquent l'oubli et la dépression au terme de la " descente ", elles induisent également l'anxiété, l'apparition d'idées de grandeur.

Le LSD plonge dans un voyage intérieur plus ou moins contrôlé par l'individu. Il sollicite un sentiment d'appartenance au cosmos, une harmonie intérieure, une vision pénétrante et esthétique de l'environnement. Mais si le LSD est une expérience du voyage pour qui en contrôle les données, il est, à l'inverse, dangereux pour qui se livre à l'expérience seul, sans connaître les effets du produit. En 2003, 1,9 % des jeunes Français de 17 et 18 ans en avait consommé au moins une fois et 0,9 % des filles. En 2003, 3 % des garçons de 17 et 18 ans et 1,5 % des filles en ont consommé au moins une fois.

L'héroïne (les opiacés ou la morphine) procure un flash qui jette dans un puissant sentiment de vertige et éloigne les incidences du monde réel. Mais l'intensité des effets diminue au fil du temps et le consommateur doit augmenter les doses. La dépendance s'installe vite et toute l'existence s'organise autour de la recherche du produit. L'héroïne est la drogue symbole de l'ordalie (2) à cause de ses dangers. Le produit étant coupé et recoupé par les dealers, le consommateur ne sait jamais tout à fait ce qu'il prend. L'overdose est une menace constante. En 2004, malgré l'efficacité de la politique de réduction des risques, trente-sept décès sont imputables à une surdose d'héroïne ou d'un autre opiacé. En 2003, pour des jeunes de 17 et 18 ans, 1,3 % des garçons et 0,8 % des filles en ont consommé au moins une fois (OFDT, 2004). Le mode d'administration par seringue, le plus propice aux sensations recherchées, rend vulnérable à la transmission du sida ou de l'hépatite.

L'initiation dépend des produits, elle est en moyenne de 16 ans pour les produits à inhaler, de 23 ans pour la cocaïne, de 20,5 ans pour l'ecstasy, de 22,5 ans pour les amphétamines, de 19 ans pour le cannabis, de 19,5 ans pour le LSD (Baromètre santé, 2000). Bien entendu, nombre d'usagers des drogues contrôlent leur consommation et savent jusqu'où aller. Ils sont des usagers sporadiques ou récréatifs.

## L'alcoolisation

Loin d'être tenue comme une conduite à risque, l'alcoolisation est à l'inverse une technique de contournement du risque en suscitant une euphorie, un état d'esprit propre à engager dans l'action. Le jeune est convaincu de tenir l'alcool, voire même de connaître, grâce à son usage, une accentuation de sa vigilance et de ses réflexes. L'alcoolisation a un effet de dissolution du sens des limites pour l'individu, qui va dès lors au-delà de ses repères habituels. Le fait de boire avant de se lancer dans une action plus ou moins sentie comme périlleuse atteste d'un conflit entre l'intelligence de l'événement et l'impossibilité morale de s'y soustraire, surtout si les autres en sont témoins et que l'enjeu est celui de la dignité personnelle. D'où son usage courant lors des premières relations sexuelles, où la crainte de l'échec incite à chercher en soi une euphorie susceptible de servir à contre-sens si les choses se passent mal.

L'alcool devenant alors le prétexte au fait de n'avoir pas été soi-même. " *Je ne me souviens même plus de ce que j'ai fait* ". L'alcoolisation en préalable à un acte perçu comme " incertain ", voire " dangereux ", est donc une manière de se garder une porte de sortie, une manière in extremis de sauver la face.

L'individu souhaite ne plus penser mais s'immerger dans l'action, soutenu par l'illusion que lui donne l'alcool d'être invulnérable, léger, bien au-delà des compétences requises pour venir à bien de la situation. Mais, en même temps qu'elle prédispose l'individu à surévaluer ses capacités à surmonter l'épreuve, elle diminue à son insu ses moyens.

L'alcool bénéficie de l'aura des choses valorisées par les adultes mais encore défendues, ou limitées. En consommer entre copains procure le sentiment délicieux de la transgression et accentue la complicité. Il participe de la convivialité, lève les inhibitions, met en condition pour jouir pleinement de la fête. Les fêtes de fin de semaine ou les soirées impliquent souvent une forte alcoolisation. La " cuite du samedi soir " se mue en rituel. Le fait de " tenir l'alcool " suscite l'admiration et permet d'exister dans le regard des autres à défaut d'autre chose. La " première cuite " est souvent vécue comme un rite de passage vers l'âge d'homme. Elle traduit le fait " d'être un mec qui en a ". De même que la première cigarette ou le premier joint mais à une moindre échelle. Passage d'une signification de soi à une autre sous le signe d'une transgression qui en accroît la valeur.

Souvent des joutes opposent des jeunes qui prétendent mieux que les autres " tenir " l'alcool. Rite majeur de virilité pour les garçons. L'alcool est l'antidote d'une identité mal en point, contrainte de s'accrocher à des valeurs " viriles " lourdes à assumer dans leur conséquence mais il est moins un instrument de reprise en main d'une dignité personnelle, et le signe de l'alliance à un groupe de pairs. Dernier recours pour se forger un personnage et une identité à moindres frais.

Ivre, le jeune se met fréquemment en danger, notamment en conduisant sa voiture ou sa moto, il provoque le conflit avec les autres, s'expose à de dangereuses inattentions. Pour le Baromètre santé 2000, 54,7 % des garçons et 23,9 % des filles entre 20 et 25 ans ont été au moins une fois ivres dans l'année, 44,8 % des garçons et 28,4 % des filles entre 15 et 19 ans.

Le souci du risque relève d'un discours de santé publique ou de parents inquiets mais il n'est pas dans la conscience du jeune. Certes, il sait que les produits dont il use ne sont pas sans effets néfastes mais, outre qu'il ne se sent pas personnellement concerné, il n'a pas de la maladie ou de la mort les mêmes représentations que ses aînés. Ce qu'il ressent ensuite de la " gueule de bois " après l'usage de certains produits n'est à ses yeux que le prix mineur à payer pour connaître une sensation de soi exacerbée et nécessaire à son équilibre. En ce qu'elle met en jeu l'identité et l'intégration au groupe la puissance d'attraction du produit est supérieure au souci de prévention.

La vie réelle se déroule loin de ce genre de calcul ou d'un utilitarisme propre à l'*Homo oeconomicus* qui ne sont que des éléments dans une décision qui implique bien d'autres données, comme la valeur attribuée à une action, le plaisir pris à l'accomplir, la présence des autres à ce moment, l'ambivalence de l'individu, sa recherche de transgression, etc. Modèle économique, il souligne davantage un idéal particulier de conduite qu'une attitude permanente et bien enracinée : souci de l'épargne, du calcul, peur du risque, etc. Les jeunes sont aux antipodes de cette vision puritaine du monde

## Références bibliographiques

- (1) Par exemple, Zarifian E. Des paradis plein la tête. Paris : Odile Jacob, coll. Poches, 2000 : 224 p.
- (2) Le Breton D. Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre. Paris : Puf, coll. Quadrige, 2002 : 224 p.

